

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 28 fr.; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr.; — L'abonnement continue, sauf avis contraire. ANNONCES: 20 centimes la ligne. RÉCLAMES: 25 centimes. — On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 13, 7 18, 8 15, 9 43, 11 46, m., 12 23, 1 58, 3 39, 5 13, 6 18, 7 38, 8 39, 9 32, 11 08. A. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 38, 7 18, 8 45, 10 18, 11 24, m., 12 30, 1 45, 5 10, 5 38, 7 18, 8 23, 9 23, 11 08. Lille à Roubaix, 5 15, 6 55, 8 22, 9 55, 11 05, 12 57, 2 22, 4 47, 5 20, 6 55, 8 00, 10 13, 11 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 05, 7 10, 8 03, 9 18, 11 31, 12 15, 1 50, 3 31, 5 05, 6 07, 7 20, 8 18, 9 38, 11 00. Mouscron à Lille, 6 52, 9 22, 11 20, 11 57, 3 13, 4 47, 5 49, 7 08, 9 05. DIMANCHES ET FÊTES: Tourcoing à Mouscron, 7 27, 7 36 soir; Mouscron à Tourcoing, 8 00 soir.

PROPRIÉTAIRE: M. A. BOURBAIX. ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A. ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A. chez M. Béghin, Libraire, rue de la Chaussée; à Paris, chez M. Bouché-Lafitte, Bâtiment et Cie, place de la Bourse; à Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine et chez J.-B. Pardon et Fils, 26, Chaussée d'Alsemberg, à Saint-Gilles-Brussels.

BOURSE DE PARIS DU 11 DÉCEMBRE 1874. 3 0/0 62 50 4 1/2 89 35 Emprunts (5 0/0) 89 15 DU 12 DÉCEMBRE 3 0/0 62 60 4 1/2 89 75 Emprunts (5 0/0) 89 15

ROUBAIX, 12 DÉCEMBRE 1874.

BULLETIN DU JOUR

La séance d'hier a été consacrée par l'Assemblée à la proposition de M. le pasteur de Pressensé, relative à la liberté des réunions pour la célébration d'un culte religieux. M. Giraud a combattu la proposition, qui a été appuyée par M. de Pressensé. L'orateur a blâmé ses coreligionnaires d'Allemagne ainsi que l'ingérence de l'Etat dans le domaine de la religion. M. de Cumont a déclaré que le gouvernement ne s'opposerait pas à la seconde lecture de la proposition; il ne veut pas écouter les débats; il se réserve seulement de demander les garanties indispensables.

Après divers discours, la Chambre a décidé par 477 voix contre 167 qu'elle passerait à la seconde lecture de la proposition. L'élection de M. de Mouchy a été validée. Le ministre des travaux publics a annoncé la présentation d'un projet de loi conforme aux conclusions de la commission d'enquête sur l'état de l'industrie houillère. La nomination de la commission du projet d'emprunt de la ville de Paris aura lieu mardi.

Quatre-vingt mille hommes désarmés et internés en Suisse, quarante mille hommes tués sur les champs de bataille de Villersexel et d'Héricourt, ou prisonniers des Prussiens, ou tombés-morts de fatigue ou de froid sur les routes couvertes de neige; une armée de 120,000 braves soldats ainsi perdue pour la défense du pays, la nation découragée par ce dernier désastre, l'ennemi enorgueilli devenu plus exigeant pour les conditions de la paix: tels furent les résultats de l'expédition de l'Est.

Sur qui doit retomber la responsabilité d'une semblable catastrophe, le rapport de M. Perrot nous l'apprend par des témoignages et des preuves irrécusables, sur M. Gambetta et sur M. Jules Favre; le rôle de ce dernier était déjà connu, c'est lui qui, en demandant que les troupes du général Bourbaki fussent exceptées de l'armistice signé à Versailles, leur enleva leur dernière chance de salut. Mais si M. Jules Favre consumma la ruine de cette armée, n'est-ce pas M. Gambetta qui l'avait préparée, n'est-ce pas lui qui doit en porter la responsabilité devant la France et devant l'histoire?

Car cette responsabilité n'est diminuée en rien par celle que le rapport fait peser, et à juste titre, sur les subalternes tels que M. de Freycinet, M. de Serres, Garibaldi. Qui, en effet, acheva M. de Freycinet

et M. de Serres, deux ingénieurs, pour leur confier la direction de la guerre et leur donner une autorité souveraine sur des généraux braves, habiles, expérimentés? C'est M. Gambetta.

Qui, au mépris de toutes les lois militaires, a confié le commandement d'une armée française à un aventurier étranger qui n'admettait pas de contrôle? C'est M. Gambetta qui donnait ainsi un gage à la Révolution.

Et quel droit avait M. Gambetta pour agir ainsi en maître absolu? Aucun; dans un jour d'émeute, il avait mis la main sur le pouvoir, au risque de provoquer la guerre civile devant l'ennemi, et il s'était donné la mission de sauver la France; pygmée entreprenant une tâche de géant.

Mais revenons à la campagne de l'Est, dont la fatale issue eut trois causes principales, les retards dans le transport de l'armée qui permirent aux Prussiens de renforcer le corps de Werder et amenèrent par suite la perte de la bataille d'Héricourt; le défaut d'approvisionnement qui empêcha le général Bourbaki de se maintenir à Besançon; enfin l'abandon des défilés de la Bourgogne et des passages de la Saône qui permirent au général de Manteuffel de venir couper la retraite à l'armée de l'Est et de la rejeter en Russie.

Eh bien, les retards dans le transport des troupes et le défaut d'approvisionnement sont dus à l'incapacité de M. Gambetta et de M. Freycinet, à leur ignorance qui leur faisait négliger les détails d'une expédition, à leur orgueil qui leur faisait dédaigner les avis et les conseils des hommes d'expérience.

Quant aux défilés de la Bourgogne et aux passages de la Saône, M. Gambetta et M. de Freycinet n'ont pas songé à les faire garder d'une façon sérieuse; ils s'en sont remis sur ce point à la discrétion du général Garibaldi et du pharmacien Bordoie, dont on connaît le casier judiciaire.

Le désastre de l'armée de l'Est est donc dû à M. Gambetta, les preuves sont écrasantes et il n'a pas osé répondre.

Voilà ce qu'a fait le chef du parti radical, voilà l'homme qui voudrait nous imposer encore une fois sa dictature; puisse le ciel nous sauver de ce suprême et de ce dernier malheur.

Le procès du comte d'Arnim excite en Europe un grand intérêt. La liste des pièces que l'ancien ambassadeur est accusé d'avoir soustraites est des plus curieuses; elle montre avec quelle assiduité et avec quel détail notre politique intérieure est épiée par la Prusse; et aussi, avec quelle vigilance ennemie elle suit les questions religieuses.

Des bruits ont couru récemment sur des complications survenues dans l'état du Saint-Père. Ces bruits sont péroratoirement démentis par l'intéressante correspondance que la France nouvelle reçoit de Rome:

« La santé du Saint-Père, y est-il dit, est excellente, Sa Sainteté donne tous les

jours de nombreuses audiences privées dans ses appartements.

Après-midi elle sort pour aller faire sa promenade, et alors elle donne audience aux Romains et étrangers qui s'empressent toujours autour de sa personne sacrée. Ces audiences ont lieu maintenant, à cause du froid de l'hiver, dans le bras gauche du corridor des Loges; ce corridor est garanti du froid par de légères vitres qui laissent pénétrer la chaude et bienfaisante lumière du soleil. En attendant l'arrivée du Saint-Père, les personnes admises à l'audience peuvent admirer à leur aise les grandes restaurations opérées par Sa Sainteté dans ce corridor, dont les fresques ont été rajoutées avec une rare perfection par le peintre Mantovani.

En arrivant, Sa Sainteté parcourt d'abord tous les groupes, adressant à chacun quelques paroles édifiantes et s'informant avec un intérêt paternal des peines, des joies, de la famille, du pays. Puis avant de s'éloigner, Elle adresse à tous quelques paroles de commune exhortation; ayant béni toute l'assistance, Elle continue sa promenade. C'est un spectacle admirable, car on voit là toutes les nations représentées, et, tous les jours, le ciel est plein.

Le gouvernement français a reçu de notre consul à Handaye des dépêches qui confirment complètement celles qui sont communiquées aux journaux par l'Agence carliste de Paris, toujours si promptement et si exactement informée.

La défaite des troupes républicaines a été complète. Le général Loma aurait été tué.

La Révolution ne se porte pas mieux en Italie qu'en Espagne. Les correspondances libérales, envoyées de Rome, constatent que, dans la Chambre des députés, la majorité qui vient d'être élue se décourage et un grand nombre de membres ont déjà quitté la capitale. Presque tous les ministres, dit le correspondant romain des Débats, ont employé leurs longues vacances à courir par les chemins; et quand le jour est venu de se présenter devant le parlement, ils n'avaient aucun projet de loi prêt, voilà où en est l'Italie italienne!

LETRE DE PARIS (Correspondance particulière du Journal de Roubaix).

Paris, vendredi 11 décembre.

L'Assemblée nationale se divise en sept groupes: l'extrême droite, la droite modérée, le centre droit, la réunion de l'appel au peuple, le centre gauche, la gauche modérée, dite gauche républicaine, l'extrême gauche ou gauche radicale, dite Union républicaine. Cela fait sept petites Assemblées, ayant comme l'Assemblée générale, dite nationale, leurs présidents, vice-présidents, secrétaires et questeurs.

On a trouvé que cela ne suffit pas, et quelques honorables s'occupent en ce moment de former un huitième groupe qui se tiendrait à cheval sur la frontière qui sépare le centre droit du centre gauche; et l'on est en train de préparer le programme de ce centre droit gauche ou gauche-droit, comme vous voudrez.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, avant que le nouveau groupe soit officiellement constitué, avant qu'on sache même s'il se constituera, on distribue les portefeuilles, car c'est toujours la grosse affaire

à ses futurs principaux membres. Ainsi il y a une combinaison ministérielle dans laquelle on verrait réunis MM. Dacazes, Mathieu Bodet, Dufauré, Laboulaye, Krantz, Duclerc et enfin M. d'Audiffret-Pasquier, comme ministre de l'intérieur, chargé particulièrement de purger l'administration française de tout élément bonapartiste.

Voilà le ministère imaginé par ceux qui espèrent amener le maréchal à faire un pas en avant du côté des républicains. Ne croyez pas que ce soient des propositions de boulevard ou simples racontars destinés à défrayer les conversations de députés ou de journalistes pendant le trajet de Paris à Versailles et retour. La chose est très sérieuse, quoique nous lisions dans le Bien public cette naïveté digne de Calino: « Que ce ne soit pas la vérité, peu importe. C'est du moins un signe des temps. »

C'est un signe assurément peu compromettant, car pour le succès de la combinaison dont je viens de vous parler il manque un élément indispensable, c'est l'assentiment du maréchal, et quoiqu'il ait reçu plusieurs fois M. Dufaure, on peut affirmer que le maréchal est moins que jamais disposé à exécuter le programme de M. Thiers et à installer la république conservatrice.

La combinaison en question a pour inventeurs quelques honorables, animés sans doute d'excellentes intentions, mais dont l'horizon politique ne dépasse pas la salle des tombeaux du Palais de Versailles et qu'on étonnerait peut-être en leur démontrant que l'idée part de l'Hôtel Bagration.

Ce qui est plus sérieux, quel qu'en disent certains journaux intéressés, c'est la tentative poursuivie depuis plusieurs jours dans le but de former avec les membres de l'extrême droit et de la droite un groupe considérable qui s'opposera énergiquement au vote des lois constitutionnelles. MM. Depays et de Larcy exercent sur la droite une influence qui se fera sentir le jour où l'on viendra fixer une époque pour la discussion de ces lois. J'ai déjà, à ce sujet, des renseignements que je veux compléter pour vous édifier entièrement sur ces espérances des partisans d'une restauration monarchique.

Hier, après les explications fournies par M. Tailhand, ministre de la justice, et M. de Bourgoing, la commission du 5^{me} bureau a décidé d'ajourner toute résolution sur la validité de l'élection de la Nièvre jusqu'à ce que l'instruction soit terminée pour l'affaire du comité de comptabilité.

Il est possible que cette décision soit l'objet d'un incident en séance publique.

Le général Ducrot est venu à Versailles et a été reçu par le maréchal. On a immédiatement fait courir le bruit qu'il allait remplacer le général de Cissey au ministère de la guerre. Or, précisément l'accord est à peu près établi entre le général de Cissey et la commission de la loi militaire; par conséquent, il n'a plus de raison particulière qui puisse déterminer le ministre à se retirer en ce moment. Du reste, il en est pour le général Ducrot comme pour M. Ducros, préfet de Lyon. L'un et l'autre ne peuvent venir à Paris sans qu'immédiatement le bruit public les gratifie d'un portefeuille.

Il a été décidé dans la dernière séance du conseil des ministres que le conseil, sauf des cas extraordinaires, se réunirait sous la présidence du maréchal, trois fois par semaine, les lundi, mercredi et samedi.

Comme on s'y attendait bien, les feuilles radicales accueillent par des protestations le rapport de M. Perrot sur les actes mili-

taires du gouvernement de la défense nationale. L'article de la République française qui est un dithyrambe en l'honneur de Garibaldi, et où on lit cette phrase: « L'histoire dépasse toutes les bornes, » était vivement commenté par plusieurs députés de la droite se rendant à Versailles.

Les séances publiques étant peu intéressantes, la foule n'est pas bien considérable aux abords de l'Assemblée, ni dans les tribunes. A part les journalistes et les solliciteurs qui viennent demander des députés, il n'y a guère que des étrangers à Versailles. En dépit de la pluie et de la neige qui ont détrempé le terrain, il y aura steep-chase dimanche à Auteuil, pour clore l'année 1874.

Messieurs les étudiants sont en instance auprès du préfet de la Seine pour obtenir l'autorisation de donner au tribunal de commerce un grand bal par souscription au profit des pauvres de la rive gauche.

Voici surgir une nouvelle question! mais rassurez-vous, ce n'est pas une question politique. Il s'agit d'un jouet qui est que la question romaine compliquée. Un amour débout devant une colonne garnie d'anneaux est enchaîné par les mains et par les pieds. Il y a un secret pour le rendre libre: cela s'appelle la question du premierier.

Les nouvelles reçues des savants étrangers d'examiner le passage de Vénus sur le soleil dans les diverses parties du monde sont bonnes: nous n'aurons donc pas perdu notre argent! Il est vrai qu'un savant qui n'a pas vu Vénus, puisqu'il est demeuré à Paris, prétend avoir pu aussi bien que ses confrères voyagers, et sans se déranger, mesurer la distance de la terre au soleil; ce savant ne serait autre que M. Leverrier. Attendons-nous à de graves polémiques.

Correspondance particulière du Journal de Roubaix.

Paris, 11 décembre 1874.

Je vous ai fait connaître, il y a peu de jours, que les électeurs des députés de la gauche se plaignaient de leur inaction dans l'Assemblée. Voici le Journal des Débats qui, pour oïr sans doute aux mêmes injonctions, dénonce l'attitude molle et hésitante de tous ceux qui s'occupent des questions politiques, le silence des journaux, le mystère des délibérations extra-parlementaires et cette sorte de trêve générale qui rassaisie beaucoup à un semelle hors de saison après ces quatre longs mois de repos.

Pour remédier à cette inertie, le Journal des Débats propose un changement de ministère. Nous avons eu, dit-il, pendant quatre mois, un ministère de vacances pour présider à la direction d'une politique de vacances. Le ministère des lois constitutionnelles, nous ne l'avons pas encore. Ce qui signifie: Allez vous-en, il est temps que je prenne votre place. Il s'agit d'un ministère de centre gauche, mais où trouverait-il une majorité?

Le Journal de Paris constate, comme je l'ai fait hier, que le centre gauche compte environ de 120 à 125 membres, la moitié s'est donc abstenue dans l'élection du bureau et notamment dans l'élection de M. Corne, comme président. Nous verrons de quel côté veut marcher cette moitié du centre gauche?

On annonce que plusieurs députés de la gauche se proposent de réclamer la mise à l'ordre du jour d'un projet de loi qui avait été déposé par M. Dufaure pour régler le séjour de la famille Bonaparte en France. Ce projet nous semble une vocation bien inutile, car les membres de cette famille qui résident dans notre pays n'y

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 13 DÉCEMBRE 1874.

L'ESCLAVE

PAR G. DE LA LANDELLE.

II. — APPRENTISSAGE. — (SUITE).

— Vous n'étiez pas difficile, capitaine! fit la galérie.

Zurban fut superbe. Après avoir bu rasade, il secoua les cendres de sa pipe, se leva, et d'un geste éloquent:

— Est-il possible d'entendre dans un pays civilisé des hommes raisonnables confondre petite culotte de peau avec vieille culotte de peau. C'est pis que si on confondait fil de carret avec baderne. Une baderne, mesdames et messieurs, est une grosse tresse faite avec de vieux torons composés de vieux fils de carret, et ça veut dire, au figuré, sauf votre respect: — « Vieille gonache, propre à rien; » au lieu qu'avec les fils de carret on fait du cordage neuf propre à tout. Par conséquent, petite culotte de peau était un compliment dans la bouche de mon parrain Pisistrate, qui s'y connaissait.

— Ah ça, farceur! s'écria le père Divoal, tu nous parles toujours de ton parrain, et tu ne nous a jamais dit où il avait pris le chien de prénom poïen qu'il t'a donné.

— Poïen toi-même, riposta Zurban.

Saint Pisistrate était Grec, et de bonne famille.

— Nous ne connaissons dans nos classes, dit Victor, qu'un Pisistrate, qui fut tyran d'Athènes.

— Eh bien! ce tyran-là est mon parrain, notre saint patron et moi, ça fait quatre Pisistrate. Il y a bien plus de Jean, de Jacques et de Pierre; par conséquent j'ai bien le droit d'avoir eu pour parrain un Provençal baptisé à Smyrne, où nous sommes allés dans notre temps, papa Divoal, à preuve que les grenadiers étaient en fleurs.

— Voilà de ces preuves comme je les aime! dit en riant M. de Guernévez.

— Vous en faut-il une autre? Ma marraine s'appelait Maria, au masculin Marius. Diras-tu, espèce de gringalet, que j'ai perdu mon latin en naviguant sur la mer salée?

— On ne peut perdre que ce qu'on a, fit gravement le père Divoal.

— Ah! par exemple! j'ai perdu mon latin sur parole, comme une fois à la Jamaïque cent guinées, pendant que je n'avais pas cent sous dans la poche!

— Ceci n'est pas irréprochable, dit M. de Guernévez, trop habitué aux bourdes du capitaine Zurban pour ne pas en rire.

— Autre histoire!

— Il faut assurer par une Compagnie anglaise cent mille francs sur ce navire qui, le mois d'après, fit un naufrage qui fut dangereux; toute la ruse était si bien combinée, que les Anglais paient rubis sur l'ongle; après quoi mon luron prend la poudre d'escampette pour aller se faire pendre ailleurs.

— Il le méritait bien!

— Luron, dites larron.

— Pauvre cher homme! Je l'ai traité moi-même de fameux sacrifiant!

— Pisistrate et pirate ont beaucoup d'analogie, dit M. de Guernévez.

— Merci, mon gentilhomme! fit Zurban, je me nomme Pisistrate, moi aussi.

— Tiens, franchement! ajouta l'honnête père Divoal, ton prétendu parrain n'était qu'un affreux voleur.

— Voleur, oui! Affreux, non! puisque ton fils lui ressemble!... Attrape!

roscope fut confirmé à la hauteur des Açores, pendant le coup de vent qu'es-suya la Zéphyrine.

Il fallut passer toute la nuit sur le pont ou dans le grément; l'enfant ne broncha pas. Du reste, bien qu'il fut piloton payant, il trouvait tout simple d'être le plus mal partagé et le moins bien nourri des commensaux du capitaine.

Dès qu'apparissait le dessert: fromage, confitures et fruits secs, suivi du café, des liqueurs et des cigares, il devait sortir de table pour aller travailler sur le pont. Il ne buvait qu'un verre de vin par semaine, le dimanche à souper.

La distillation de l'eau de mer étant réputée alors chose nuisible, et l'usage des ceisses en tôle ne s'étant pas encore répandu dans la marine marchande, il ne buvait, le reste du temps, que l'eau corrompue des barriques d'armement, tandis que ses convives, et jusqu'aux simples matelots, se désaltéraient avec de l'eau vineuse.

Sans faire la grimace, sans même se pincer le nez, il avalait; et rationné à trois quarts de litre par jour, il ne se plaignait pas de soif, malgré la température torride qui ne tarda pas à l'éprouver.

— Chose inévitable, disait-il, puisqu'on allait passer le tropique du Cancer.

Le brave écolier avait toujours eu du goût pour la géographie; or, comme il en raisonnait pertinemment et sut bientôt

marquer le point sur la carte: — Sans-Rancune, dirent les matelots, est de la graine à capitaine.

— Au fait, répondit-il, c'est pour le devenir un jour que je me suis embarqué.

A ses rares instants de loisir, il rouvrait ses livres d'études.

— Vaillant petit sujet! disait Jean-Pierre Tremblay, second navire.

— Bon caractère! ajoutait le lieutenant Baray.

— Excellent cœur et pas fainéant! disaient les gens de l'équipage.

— Utile acquisition! pensait Zurban lui-même, encore qu'il effectât des airs de bienfaiteur et que, se laissant aller à sa brutalité, il ne fût pas avare de talloches.

— Je te forme, marmouset! s'écriait-il en frappant, et dis-moi: merci, ou je redouble.

Victor remerciait, et parfois même en souriant, parce qu'il s'était aperçu que les matelots louaient entre eux son énergie résignée.

Il faut reconnaître pourtant que Zurban ne fut jamais que beaucoup trop sévère, non absolument injuste; son unique tort était de ne point tolérer les plus pardonnables négligences.

Victor y gagna de se corriger de son étourderie juvénile, et de redoubler d'attention, ce qui devait hâter d'autant son apprentissage.